

- 15ème séance -

On a vu au cours des manipulations des quelques formules, que lors de l'assignation du terme de départ, on utilisait indifféremment, à ce niveau-là, la règle de réécriture à droite ou à gauche du groupe prédicatif, de sorte qu'on a soit:

$a \in ( ) r b$

soit:

$( ) r b \in a$

C'est bien sûr parce que d'une part, ici ce n'est pas de l'écriture formelle; et d'autre part c'est que, toujours, dans le cadre théorique établi ici, on a une double attitude, c'est-à-dire que l'on considère toujours que l'on a affaire à la fois à du généralisable et à du spécifique, c'est-à-dire que l'on a une construction théorique d'un côté et une démarche heuristique de l'autre.

Il est vrai que le pari que nous essayons de tenir, c'est-à-dire construire un système de représentation métalinguistique qui soit à la fois extérieur aux phénomènes étudiés et en même temps dans une relation qu'on peut appeler de dérivation par rapport à ces phénomènes, est un pari extrêmement difficile à tenir.

On est donc toujours dans cette position double qui est que d'une part on construit cette théorie, "théorie" au sens d'un ensemble cohérent d'hypothèses soumis à vérification, ces hypothèses étant des hypothèses sur l'activité de langage et sur l'activité de relation entre l'extralinguistique et les représentations linguistiques (c'est-à-dire du texte), et d'autre part cette théorie est un ensemble cohérent d'hypothèses

au sens faible du terme, c'est-à-dire une construction qui permet par un enchaînement de l'argumentation de soulever des problèmes qui n'apparaissent pas et auxquels on ne pensait pas.

Ramener le premier point au second, n'est pas toujours très bon parce que ce sont deux démarches différentes, mais pour une partie des problèmes ce n'est pas très dangereux. Et, même si la construction théorique se voyait infirmée, il resterait qu'en tant qu'appareil heuristique cela permet de soulever un grand nombre de problèmes et fournit un procédé classificatoire qui atteint un niveau de généralité qui fait qu'on n'a plus affaire à des classements de phénomènes séparés ou de phénomènes propres à une langue donnée, mais à des classements d'ordres de problèmes, à des classes de problèmes comme les catégories grammaticales, les problèmes de diathèse..., classement qui permet de chercher dans une langue donnée si par hasard un problème qui apparaît de façon privilégiée n'apparaît pas dans une autre langue sous une forme déplacée.

Ainsi on se donne en même temps la possibilité de travailler de façon générale, et la commodité, dont on sait qu'elle ne tirera pas à conséquence, de se rapprocher de la syntaxe de telle ou telle langue.

Si l'on reconsidère de ce point de vue-là, l'opération d'assignation d'un terme de départ à la relation prédicative, on sait qu'on a une notation qui doit représenter une place (la place de départ) de prédicat vidée et liée au terme "source" {par exemple) de la relation primitive; pour cela on va être obligé de poser que par exemple la notation:

( ) r b  $\underline{\in}$  a

est la notation qui représente l'opération générale; mais on pourrait aussi bien décider que c'est:

a  $\underline{\in}$  ( ) r b

ensuite, si l'on travaille par exemple sur du français, on utilisera en même temps les règles de positionnement, et on partira de la notation:

$a \underline{\in} ( ) r b$

qui servira de base, et on pourra dire qu'à partir de là, toute variation correspond à une opération qui doit être marquée (en surface) dans cette même langue et qu'on doit pouvoir reconstruire. Si d'un autre côté, on travaille par exemple sur du malgache, on utilisera ses règles spécifiques de positionnement et on notera ce schéma primaire:

$( ) r b \underline{\in} a$

et cela, tout en conservant à l'esprit que l'un comme l'autre de ces schémas sont dérivés d'un schéma général qu'on ne peut bien sûr noter que d'une façon ou d'une autre.

Si on reprend les exemples de la relative et du causatif réfléchi, on peut très bien voir à partir de ces considérations les différents passages et leurs réalisations.

On part donc en français de:

$a \underline{\in} ( ) r b$

et l'on itère l'opération par le terme "but":

$b \underline{\ni} a \underline{\in} ( ) r b$

ce qui donne un schéma qui a les propriétés suivantes:

- "b" est terme de départ (non absolu) de l'énoncé;
- "a" est à gauche du prédicat et terme de départ de la relation prédicative;
- le prédicat est à une forme finie, puisque l'orientation est conservée; et, on peut montrer par ailleurs que  $\underline{\in} ( )$  marque dans cette forme de schéma une détermination par la relative;
- $\underline{\ni}$ , parce qu'il est pris dans cette forme de relation, correspond très précisément à "avoir" en français;
- enfin les règles sur les pronoms clitiques en français et sur les reprises de fonction font que cette formule donnera avec les prédicats adéquats:

*Paul a Pierre qui le soigne.*

On a vu qu'un tel schéma n'avait pas de correspondance directe en anglais

Si maintenant, dans le schéma précédent, on fait passer "a" à droite du prédicat en maintenant l'orientation primaire, on a une forme qui se note:

$b \exists . r b \in a$

et, lorsqu'on a cette forme de relation, on peut montrer en étudiant par ailleurs les relations entre "avoir" et "faire" en français, et en étudiant les propriétés des relations dans lesquelles "faire" est pris, on peut montrer donc que  $\in$  se réécrit "faire" et non pas "avoir", que la portée qui régit l'apparition des pronoms est telle qu'on aura le réfléchi "se" et non pas "le" dans la reprise de "b", et que la marque du déplacement de "a" en même temps que la conservation de l'orientation primaire, tout en permettant la lecture inversée, est rendue concurremment par "se faire" et par "par". C'est à cette formule que correspondent tous les énoncés du type:

*Paul se fait soigner par Jean.*

Si  $\exists$  peut se réécrire "faire", c'est parce qu'en dehors de ses emplois comme "produire", "fabriquer", il n'existe pas en dehors d'une relation puisque l'on trouve:

*"il fait l'imbécile"*

*"ça fait 3 mètres"*

*"ça fait bien 2 kilos"*

*"ça fait un peu grand"*

*"il fait (le) soldat"*

qu'on trouve dans beaucoup de régions de France;

*"il fait maçon"*

*"2 et 2 font 4"*.

C'est-à-dire qu'on a là un opérateur qui est lié à la copule, puisque dans certains cas on a, soit "avoir tel statut professionnel", soit "avoir tel poids", dans d'autres cas on a une sorte d'identification comme dans "2 et 2 font 4", parfois c'est aussi une sorte de localisation comme dans:

*"Il est encore en train de faire une bonne grippe"*

ou encore ça signifie "sembler" qui est bien en relation avec la copule, comme dans:

*"ça fait grand"*

*"ça fait vieille France"*.

Dans d'autres langues comme en latin par exemple, on va trouver de la même façon "fio" qui vient de "facere", c'est-à-dire "faire" et qui veut dire "devenir"; ou encore en grec, à côté de "ekheîn" qui signifie "avoir" on a "eu ekheîn" qui veut dire "se trouver bien", et de la même façon, c'est à partir de "prateîn" qui signifie "faire" que l'on forme des dérivés comme "praxis" et qui est combiné avec "eu" donne "eu prateîn" qui signifie "bien se porter".

On a là tout le problème de la correspondance qu'on peut établir entre des opérateurs au niveau métalinguistique et des unités lexicales; les opérateurs sont nécessairement très pauvres puisqu'ils marquent des relations; s'ils étaient plus complexes - et ils le sont déjà pas mal - on aurait à la limite des unités lexicales. Il n'y a pas d'unité lexicale qui soit dans une relation terme à terme; une unité lexicale est toujours par certains côtés le marqueur non seulement d'une relation référentielle au sens sémantique banal du terme mais en même temps le marqueur d'une relation syntaxique.

On a vu aussi précédemment que si en français on avait, pour cette forme, une correspondance avec "faire", en anglais on pouvait avoir moyennant de nombreux problèmes à traiter, une correspondance avec "have", comme dans:

*"Paul has James to look after him"*

ou, avec encore d'autres problèmes:

*"He has got James to look after him"*

ou : *"Paul has got James as doctor"*.

Dans ce cas, on peut montrer que "comme" ("as") est un identificateur de la même manière que "c'est-à-dire" ou "that is" qui correspondent très exactement à une copule que le khmer utilise de façon spécifique pour marquer cette forme d'identification. Et, toujours par rapport à ces énoncés, on peut montrer que "docteur" (ou "doctor") est une véritable nominalisation de "soigner" dans la mesure où, en français, le substantif "soigneur" a pris une valeur culturelle très particulière puisqu'on l'utilise pour le sport en général; c'est la

même chose en anglais où "healer" a un emploi particulier et où "curer" n'existe pas.

Comme on l'a déjà vu, ces termes-là sont des "noms d'agent" construits à partir d'un prédicat, et se représentent en gros par:

$$\overline{(\ ) \in (\ ) r (\ )}$$

c'est-à-dire quelque chose qui se lit:

et, dans le cas particulier de l'expression "Untel est mon docteur", c'est bien sûr parce que l'on a "celui qui soigne".

Dans l'énoncé:

*"Paul has got James to look after him"*

on ne peut pas dire ici de façon aussi simple que "to" est un opérateur d'identification parce qu'en fait l'opérateur  $\in$  qui repère la lexis intriquée n'apparaît pas en surface, mais il y fonctionne par le simple fait que dans "to look after him" on comprend que "the person who looks after Paul" is "James". Dans un cas comme ça, on a vu qu'en français on a une relation et que c'est parce qu'on a ce type d'organisation complexe avec un second repère qui fonctionne comme un relais, que la règle de réflexivité qui correspond au schéma:

$$b \ni a \in (\ ) r b$$

qui est un schéma qui se boucle, cette règle donc, ne joue pas. On a vu que dans les langues russes ou scandinaves où l'organisation est différente, cette règle ne joue pas de la même façon.

On voit que l'intérêt de toutes ces manipulations, c'est de rendre compte d'une série d'énoncés liés comme:

*"Paul se fait soigner par Jacques"*

*"Paul has James to look after him"*

*"Paul a Jacques qui le soigne"*

*"Paul has James as doctor"*

...

en les ramenant à une formule générale et en dérivant à partir d'opérations qui sont toujours les mêmes tout en étant rendues de façon spécifique suivant le système linguistique auquel elles appartiennent.

Le problème ensuite, c'est bien sûr de pouvoir lire les formules sans mettre dans la lecture tout le surplus qui permettrait de donner des coups de pouce. C'est aussi de pouvoir, à partir du moment où on a dit que  $\underline{\epsilon}$  ( ) est rendu par un relatif, faire de même pour tous les autres cas de relatives dans les mêmes circonstances; il en va de même pour les cas d'infinitives en anglais.

Pour reprendre le problème de "to" dans:

*"Paul has James to look after him"*

on a donc vu qu'on a là une relation interpropositionnelle. Dans un tel cas on a :

- soit une relation entre des formes finies, comme dans:  
*"Quand il faisait ça, il pensait que..."*
- soit une relation entre une forme finie et une forme non finie comme dans:  
*"En faisant telle chose, il pensait que..."*
- soit une relation entre deux formes non finies, que l'on trouve par exemple dans des reprises du type:  
*"Moi, faire ça tout en faisant ça?!"*

et les marques de l'énoncé, que ce soit "en" en français ou "-ing" en anglais, indiqueront à quel type de relation on a affaire et si le terme de départ est le même ou pas.

D'autre part, l'analyse montre qu'une relation interlexis peut avoir trois valeurs:

- soit concomitance;
- soit consécution;
- soit une valeur composée des deux: la causalité.

A ces valeurs viennent bien sûr s'ajouter tous les problèmes modaux qui se posent dès qu'on aborde les problèmes du temps sous la forme antériorité, postériorité, causalité.

Donc, dans cet énoncé, on a, par rapport à:

*"... James to look after him"*

d'une part "looks after him", c'est-à-dire: ( ) r b

et d'autre part "c'est James", c'est-à-dire:  $\overline{a \in ( )}$

c'est-à-dire un terme de départ repris à gauche, donc nécessairement "c'est Jean".

Et, d'un autre côté, on a: "Paul has James...", c'est-à-dire

terme à terme:  $b \underline{\in} a$ , et la relation de concomitance se note:

$$\langle \underbrace{b \exists a}_{\underline{\in}} \rangle \underline{\in} \langle ( ) r ( ) \rangle$$

et en anglais, dans la mesure où on a ce type d'articulation,  $\underline{\in}$  disparaît et on a une infinitive avec "to" dont c'est d'ailleurs la propriété de prédiquer une propriété "( ) r ( )" en relation de concomitance avec un terme " $b \exists a$ " qui le précède. Les exemples classiques sont du type:

*"I walked out to find it was true"*

qui ne veut pas dire: *"In order to find it was true, I have walked out"*;

ou encore: *"I reached the station just in time to see the train start"*

ou en français: *"Je suis arrivé pour voir le train partir"*

exemples dans lesquels il n'y a aucune valeur de finalité mais simplement "une mise en relation avec", c'est-à-dire une relation simple de concomitance. Ensuite, il peut y avoir des valeurs aspectuelles et modales qu'on peut calculer et qui peuvent donner une valeur de finalité.

Donc, pour en revenir au schéma:  $b \exists r b \underline{\in} a$  →  
on a là une forme active, parce que, on l'a vu, on a une lecture  $r$ , mais qui est en fait beaucoup plus complexe puisqu'on a à la fois " $b \exists . r b$ ", c'est-à-dire une forme qui se boucle et qui peut donc se lire soit  $r$ , soit  $\leftarrow r$ , et on a en même temps et en conséquence de la lecture  $\leftarrow r$  l'apparition de "par" pour marquer l'orientation converse qu'on trouve en général avec le passif; il reste que morphologiquement, c'est une forme active puisque dans l'intrication des relations on est bien réellement parti de " $a \underline{\in} a r b$ ".

Cette forme d'énoncé est dite "non marquée" parce qu'elle a à la fois l'orientation active et l'orientation passive.

Ainsi, ces formules, on peut les écrire, parce qu'au départ on a des relations ordonnées de termes de telle sorte que lorsqu'on a une relation antisymétrique, c'est-à-dire de type :

${}^a$ localisé  $\in$ loc  ${}^b$ localisateur

on a la possibilité d'avoir un dual, c'est-à-dire :  $b \exists a$ .



Là, toujours de la même façon, on travaille sur une métalangue externe par rapport à ce que l'on étudie et en même temps avec des propriétés qui dérivent des phénomènes étudiés, et on a de plus des conventions d'écriture. Dans ces phénomènes, les problèmes de positionnement et d'orientation sont très importants et on est obligé de les transporter pour une partie dans l'écriture des formules, sinon il arrive un moment où le linguiste s'y perd; donc dans la mesure où on se rapproche de la surface, c'est-à-dire qu'on entre dans la syntaxe spécifique d'une langue, on est obligé de tenir compte de ces règles de positionnement parce qu'elles jouent un rôle essentiel dans la bonne formation des énoncés. Si l'on prend un exemple comme:

*"Jean a mangé toute la viande"*

on sait que si au niveau des relations, dans la formule générale, on peut écrire le terme de départ à droite ou à gauche sans changer la relation primitive, on saura qu'un énoncé comme:

*"Toute la viande, Jean a mangé"*

n'est pas acceptable, parce que l'incidence de "toute" n'est pas livrée à la fantaisie du locuteur.

Il est donc évident que lorsqu'on passe de formules qui ont une certaine force générale à des représentations de plus en plus précises, c'est-à-dire prises dans des contraintes de plus en plus fortes, il va y avoir des problèmes supplémentaires qu'il va falloir soigneusement distinguer. Ainsi, partant de la forme générale:

$a \in b$  (loc)

on pourra avoir, lorsque près de la surface on utilise les règles de positionnement, une formule qui est (de façon vraiment très approximative et en sautant tous les problèmes):

Sit  $\exists a \in ( ) \in b$

c'est-à-dire en développant quelque peu:

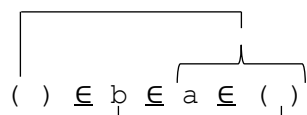
$$\langle ( ) \in ( ) \rangle \in \langle a \in ( ) \in b \rangle$$

énoncé qui correspond à:

*"Il y a un livre sur la table"*

avec "a" pour "livre" et "b" pour "table"

ou encore, on pourra avoir, en utilisant les règles de permutation de surface, quelque chose (toujours très approximatif) comme:



pour représenter: *"Sur la table est un livre"*

et, ici, on voit que en permutant en surface, on conserve les relations.

Et, dans pas mal de langues, on trouve ce fonctionnement où à partir de:

$a \in b$  (loc)

on est nécessairement obligé d'avoir:  $b \ni a$

dans la mesure où, si l'on veut poser une relation entre par

exemple "chien" (pour "a") et "moi" (pour "b"), on est obligé de dire:

*"J'ai un chien"*

ou en latin ou en russe quelque chose qui est: "chez moi, un chien", c'est-à-dire: "par rapport à moi est un chien" et cela parce que la relation se constitue obligatoirement par rapport à un terme déterminé d'une part, et d'autre part le terme de départ doit nécessairement être déterminé. Ainsi, on ne peut avoir que la forme " $b \in a$ ". Et, si dans ces langues on commence par "a", on aura alors un énoncé du genre: "le chien est chez moi"; en chinois, c'est exactement la même chose, c'est-à-dire que pour dire:

*"J'ai un chien"*

on dira littéralement: "moi, y avoir un chien" et, si l'on commence par "a", on aura automatiquement: "le chien se trouve chez moi" et dans ce cas, on est d'ailleurs obligé d'employer un autre verbe.

Le fait d'être toujours obligé de poser la relation entre d'un côté le formalisme et de l'autre telle ou telle

langue est une contrainte très sérieuse; et cela revient finalement à poser que lorsqu'on a du point de vue de la relation prédicative, une identification entre le terme de départ et le terme qui sert de repère, on aura la possibilité d'écrire ce terme soit à gauche ( $a \in ( ) r b$ ), soit à droite ( $(( ) r b \in a)$ ) parce que c'est bien ainsi que cela fonctionne dans les langues et que de toute façon, si on n'a pas la valeur identification, on a forcément une relation duale.

Après, bien sûr, dans la mesure où on a affaire au problème de l'identité, on peut complexifier et, par exemple indiquer la relation  $a = a$  de telle manière qu'on ait  $a_1 = a_2$ , qui est toujours l'identité, mais qui introduit une différence, et à ce moment-là, rien ne nous empêche de dire ensuite qu'on a là une relation  $a_2 \ni a_1$ .

C'est là un problème qui a été bien posé à partir des observations faites et qui montre que en dehors de toutes considérations philosophiques, il est pratiquement impossible de poser une identité stricte, sauf dans des cas comme:

*"moi c'est moi"*

*"toi c'est toi"*

*"une rose est une rose"*

*"un chien est un chien"*

et encore, on peut montrer que même dire "un chien est un chien", c'est poser "un chien" en tant que représentant à la fois quelconque et spécifique, et poser ensuite "est un chien", c'est manifestement renvoyer à l'espèce. Ce qui serait peut-être le plus proche de l'identité stricte, c'est la tournure chinoise "moi c'est moi, toi c'est toi" mais cela veut aussi dire pour nous "mêlez-vous de vos affaires". C'est ce même phénomène que l'on trouve dans "eu ekheïn" en grec, qui, à partir de "ekheïn" ("avoir", "tenir") et de "eu" ("bien", "bon" - c'est le "eu" de "euphorie") ne signifie pas "avoir bien", mais à la troisième personne "il se trouve bien", c'est-à-dire qu'on aboutira dans la dérivation à un moment à un schéma réflexif.

C'est aussi ce genre de raisonnement qui permet de rendre compte de phénomènes comme la généralisation de "avoir" avec les intransitifs en anglais, de la généralisation de "être" en germanique ancien, de l'utilisation soit de "être" soit de "avoir" (toujours dans le cas des intransitifs) en allemand, en néerlandais et pour une classe restreinte de verbes en français... Et, c'est toujours parce qu'à la fois on tire par des règles générales un certain nombre de schémas rendus possibles par des règles spécifiques.